

— Sire, c'était l'empereur Alexandre.

Napoléon laissa échapper un signe d'impatience.

— Je vous demande le nom du général en chef qui commandait l'armée russe, répéta-t-il.

— Le général Kutusow, sire.

— A la bonne heure, car l'empereur Alexandre est encore trop jeune pour diriger les opérations d'une armée aussi nombreuse qu'était la vôtre ; je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait jamais reçu le baptême du feu avant cette journée.

— Sire, répliqua respectueusement le général, croyant peut-être flatter l'amour-propre du vainqueur, Votre Majesté n'est guère plus âgée que l'empereur mon maître (Napoléon releva la tête), et cependant elle a déjà gagné plus de vingt batailles.

— Monsieur, dites quarante, interrompit Napoléon avec un demi-sourire, et vous ne vous tromperez pas. Votre maître, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, a huit ans de moins que moi (Napoléon avait alors trente-six ans et Alexandre vingt-huit), mais peut-être aussi ai-je un siècle de plus que lui ; il est vrai qu'il n'a pas été élevé à la même école que vous et moi.

Puis, rompant tout à coup la conversation et versant du vin dans un gobelet d'argent qu'il avait devant lui, il le fit présenter au général en lui disant :

— M. de Langeron, buvez : ceci ne peut que vous faire du bien.

Comme ce prisonnier, après s'être incliné en signe d'adhésion et de remerciement, portait le gobelet à ses lèvres...

— Un moment, M. de Langeron, reprit l'empereur en lui lançant un regard indicible : je dois vous prévenir que c'est du vin de France... du vin de Bourgogne, ajouta-t-il en appuyant sur le mot.

Un silence suivit cette petite vengeance, bien pardonnable de la part d'un souverain qui avait devant les yeux un sujet pris les armes à la main et combattant contre son pays. Enfin, Napoléon reprit la parole et dit aux compagnons du général, avec cet accent incisif et bref qui faisait que jamais aucune de ses paroles n'était perdue :

— Messieurs, je plains d'aussi braves gens que vous d'être les victimes d'un cabinet (le cabinet anglais) qui ne craint pas de compromettre la dignité des nations en trafiquant des services de ses généraux. Maintenant que vos noms me sont connus, je vous dirai qu'à l'exception d'un seul (ici l'empereur jeta un regard de côté au comte de Langeron,) vous avez tous honorablement combattu. Mais examinez la conduite de ceux qui vous ont abusés : est-il rien de plus inique que de venir, sans déclaration de guerre, me prendre brusquement à la gorge ? N'est-ce pas se rendre coupable du crime de lèse-nation ? N'est-ce pas trahir l'Europe civilisée que de jeter chez elle des hordes de barbares ?... oui, de barbares ; car *gratitez le Russe, vous trouverez bientôt le Tartare*... En bonne politique, l'empereur d'Autriche, au lieu de m'attaquer, aurait dû rechercher mon alliance pour les refouler dans le Nord. Son pacte avec mes ennemis sera dans l'histoire une chose monstrueuse à laquelle on aura peine à croire : *C'est l'alliance des chiens, des bergers et des loups contre les moutons*.... Il est très-heureux pour vous que je n'aie pas succombé dans cette lutte injuste où j'ai été provoqué. Peut-être vos maîtres payeront-ils cher, un jour, cette lutte contre moi.

A ces mots, Napoléon fit un signe à l'officier d'état-major à la garde duquel les prisonniers avaient été confiés ; celui-ci s'approcha, et on entendit l'empereur lui recommander à voix basse d'avoir pour ces étrangers les plus grands égards, et de veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien. Il était près de minuit. Les officiers d'ordonnance envoyés à la découverte revinrent annoncer que l'ennemi se retirait sur Gœding. A minuit et demi, plusieurs rapports parvinrent à l'empereur ; il les lut tous ; puis Junot vint lui annoncer l'arrivée de M. de Haugwitz, envoyé du roi de Prusse.

— Je l'attendais ! s'écria Napoléon ; qu'il entre.

Ce ministre présenta à l'empereur un papier cacheté qu'il tira de la poche de son habit avec quelque difficulté. En recevant la lettre de son frère de Prusse, Napoléon sourit, la lut deux fois, et fixant sur l'envoyé prussien des regards qui semblaient fouiller jusqu'au fond de sa conscience, il lui dit en repliant la lettre :

— M. le baron, voilà un compliment dont la fortune a changé l'adresse. C'est bien.

Et d'un geste poli il lui fit signe de se retirer.

— Il a une de ces figures que je n'aime pas, reprit Napoléon aussitôt après le départ du ministre.

— Sir, répliqua Junot, il est vrai que M. de Haugwitz a fait une singulière grimace en prenant congé de Votre Majesté.

— Et puis il faut avouer qu'il n'est pas beau. Je parierais qu'il avait deux lettres dans sa poche. As-tu remarqué le temps qu'il a mis à chercher celui des deux paquets que la bataille de ce matin a rendu bon ?

Junot se rangea de son avis.

— J'aurais bien ri, reprit Napoléon en se frottant les mains, s'il s'était trompé ; si, au lieu de me donner celui-ci, qui n'est qu'une plate félicitation de ma victoire, il m'avait donné celui qui devait être une bonne déclaration de guerre. A ma place, un Turc l'eût fait fouiller.

— Grâce à Dieu, Sire, on sait que Votre Majesté n'est pas un Turc, répliqua Junot en souriant.

— Oui, mais nous les connaissons, ces messieurs-là, n'est-ce pas, mon brave Junot ? Toi surtout, tu les as vus de près.

En disant ces mots, l'empereur avait pris la joue de son aide de camp et l'avait pincée d'une manière tout amicale.

— Au surplus, ajouta-t-il, je suis curieux de savoir ce que me dira l'empereur d'Autriche demain ; tu sais qu'il m'a fait demander une entrevue à quelques lieues d'ici. Va te reposer, mon vieil ami, je vais en faire autant. S'il arrive quelque chose, tu m'éveilleras, je le veux.

Junot quitta l'empereur en essuyant une larme qui avait coulé de ses yeux.

Le lendemain 3 décembre, à huit heures du matin, par un magnifique soleil, mais aussi par un froid de douze degrés, Napoléon sortit du château du prince de Kaunitz pour se rendre, en suivant la grande route d'Hollitsch, à un moulin situé devant les avant-postes de Bernadotte, à trois lieues et demie environ d'Austerlitz ; c'était le lieu qui avait été assigné pour rendez-vous. L'empereur n'allait qu'au pas de son cheval, parce qu'il avait voulu que toute sa garde l'accompagnât. En mettant pied à terre il fit faire des feux, et il se mit à se promener, les deux mains dans les poches de sa redingote grise, et à frapper de ses pieds la terre durcie par des gelées conti-